

Le repentir de Gilbert Murray

Oswyn MURRAY

La République des Lettres (*Respublica litterarum*) a besoin de se renouveler sans cesse à cause de ses crises périodiques : qu'il s'agisse, tout au début, des guerres de religion avec la persécution des huguenots et leur fuite dans les pays protestants ; de sa renaissance, à l'époque des Lumières, interrompue par la Révolution française qui entraîna le déplacement de la puissance intellectuelle de la France et de la Grande-Bretagne vers l'Allemagne. Plus récemment, nous avons été témoins de sa renaissance autour de la diaspora juive de 1933, qui a transformé le monde universitaire en Grande-Bretagne et aux États-Unis. Enfin, l'effondrement du rideau de fer et la prise de distance des intellectuels vis-à-vis du communisme ont changé la donne. Mais la crise la plus dramatique a eu lieu avec le déclenchement de la première guerre mondiale.

Pour ce qui est du savoir international, l'Allemagne était sans rival durant la longue domination de la bourgeoisie qui a caractérisé le xx^e siècle. Partout en Europe et aux États-Unis, on a analysé le développement des sciences humaines à travers le prisme des nouveaux modèles allemands de l'idéalisme et du positivisme sur le plan historique, philosophique et philologique : le plus grand honneur auquel un lettré étranger pouvait aspirer était d'entrer en correspondance avec un grand professeur allemand. Lorsque la France a cherché à comprendre les raisons de la débâcle de 1870, une mission scientifique a été dépêchée en Allemagne afin d'étudier le système pédagogique prussien. En Angleterre, le grand débat sur la réforme universitaire reposait sur le choix entre l'enseignement traditionnel des gentilshommes et des ecclésiastiques et la nouvelle préférence allemande pour la recherche professorale, comme l'illustre le conflit à l'université d'Oxford entre Benjamin Jowett et Mark Pattison¹.

Gilbert Murray faisait partie de cette tradition universitaire anglaise². Il commence sa carrière en enseignant les disciplines classiques traditionnelles fondées sur la traduction des langues anciennes et sur la composition grecque et latine en prose et en vers, mais il a

¹ R. M. Ogilvie, *Latin and Greek*, London, 1964 ; M. L. Clarke, *Classical Education in Britain 1500-1900*, Cambridge, 1959 ; Christopher Stray, *Classics Transformed*, Oxford, 1998.

² La biographie fondamentale est celle de Duncan Wilson, *Gilbert Murray*, Oxford, O. M., 1987 ; voir aussi *Gilbert Murray Reassessed*, éd. Christopher Stray, Oxford, 2007 ; Béatrice Blanchet, *La Toge et la Tribune*, Paris, 2004, ch. II.

également mis un nouvel accent sur la critique littéraire et l'anthropologie, disciplines qui ont caractérisé l'époque d'avant-guerre. En 1889, à l'âge de vingt-quatre ans, il est nommé à la prestigieuse chaire de grec à l'université de Glasgow, poste qu'il occupera pendant dix ans. En 1908, il est nommé professeur royal de littérature grecque à l'université d'Oxford, poste le plus important en Grande-Bretagne et qu'il a gardera jusqu'à sa retraite en 1936. Il est alors le lettré classique le plus célèbre en Grande-Bretagne, auteur de livres populaires sur les grecs et leur littérature, et surtout d'éditions de textes grecs tragiques. Mais il est aussi, avant la première guerre mondiale, un dramaturge célèbre, dont les traductions d'Euripide dominent les scènes du théâtre londonien. Il est l'ami d'écrivains, poètes, dramaturges contemporains et d'actrices comme M^{me} Patrick Campbell. En 1905, Murray et sa femme servent de modèles aux personnages principaux de la comédie de Bernard Shaw *Major Barbara*, qui les décrit avec une justesse cruelle et révélatrice.

En 1889, le mariage de Murray avec Lady Mary Howard, fille du duc de Carlisle, le lance dans la carrière politique. Les Carlisle sont membres de la coterie des aristocrates libéraux qui ont gouverné la Grande-Bretagne avant la première guerre mondiale : ils sont radicaux, contre l'alcool et dévoués à la réforme. Murray accepte avec enthousiasme son rôle de conseiller intellectuel du clan, dominant ainsi la vie politique de la Grande-Bretagne.

Ce milieu l'a amené à avoir un rôle important dans la destruction de la République des Lettres amorcée avec la première guerre mondiale. Les intellectuels de tous les pays combattants se sont précipités pour soutenir les intérêts nationaux de leur pays et dénoncer leurs anciens collègues du camp opposé. Murray est responsable de la première démarche visant à détruire l'érudition européenne ; il est l'auteur principal d'une lettre officielle parue dans le journal *The Times*, le 18 septembre 1914, sous le titre :

« LE DESTIN ET LE DEVOIR DE LA GRANDE-BRETAGNE
UNE DÉCLARATION DES AUTEURS
UNE GUERRE JUSTE »

La lettre dénonce l'invasion par les Allemands de la Belgique et approuve entièrement la justification de l'entrée en guerre présentée par la Grande-Bretagne et par la France. Elle démontre la responsabilité des universitaires allemands :

« Nous remarquons que plusieurs apologistes allemands, officiels et semi-officiels, acceptent que leur pays a parjuré, et qu'ils insistent, presque fièrement, sur « l'horreur » des moyens par lesquels il a cherché à terroriser la Belgique ; pourtant ils excusent cette façon d'agir d'une manière étrange et singulière. La culture et la

civilisation de l'Allemagne sont si supérieures à celles d'autres pays que tous les moyens pour l'affirmer sont justifiables ; et le destin de l'Allemagne de devenir la force dominante de l'Europe et du monde est si manifeste que les règles habituelles de la moralité ne tiennent pas dans son cas, les actions étant jugées simplement selon leur succès. Ces idées, inculquées à la génération courante des Allemands par de nombreux historiens et enseignants célèbres, nous semblent à la fois dangereuses et folles. Beaucoup d'entre nous ont de chers amis en Allemagne, beaucoup d'entre nous respectent hautement la culture allemande et y sont bien reconnaissants, mais nous ne pouvons pas admettre qu'un peuple se donne le droit par la force d'imposer sa propre culture aux autres nations, ni que la bureaucratie militaire de fer de la Prusse représente une forme de la société humaine plus élevée que les constitutions libres de l'Europe occidentale. »

La lettre est signée par 52 des plus grands écrivains anglais, dont le professeur Jane Harrison, l'historien G. M. Trevelyan, les poètes Robert Bridges et John Masefield, et les romanciers G. K. Chesterton, John Galsworthy, Rider Haggard, Jerome K. Jerome, Rudyard Kipling et Mrs. Humphrey Ward.

L'initiative de Murray a provoqué une fracture de la culture européenne parmi toutes les nations combattantes. En France, pendant la séance du 8 août, le président de l'Académie des sciences morales et politiques, Henri Bergson, était même allé plus loin :

« La lutte engagée contre l'Allemagne est la lutte même de la civilisation contre la barbarie : tout le monde le sent, mais notre Académie a peut-être une autorité particulière pour le dire. Vouée en grande partie à l'étude des questions psychologiques, morales et sociales, elle accomplit un simple devoir scientifique en signalant dans la brutalité et le cynisme de l'Allemagne, dans son mépris de toute justice et de toute vérité, une régression à l'état sauvage. »

De nombreux écrivains, tels Maurice Maeterlinck, Romain Rolland et Anatole France, s'unissent pour dénoncer la barbarie de l'Allemagne. Les grades *honoris causa* comme celui de Wilamowitz à l'université de Paris, ainsi que les adhésions aux académies étrangères, sont annulés. Wilamowitz écrit à Murray avec tristesse en 1915 : « Il est malheureusement vrai que nous ne nous rencontrerons plus de notre vivant, et que mes souvenirs les plus chers de mon séjour à Oxford apparaîtront à la génération cadette comme quelque chose qui appartient à un paradis perdu... Je ne sais pas si mes salutations seront toujours les bienvenues auprès de mes anciens amis d'Oxford, mais si c'est le cas, je te prie de le leur faire savoir. » Dans ses mémoires, parues en 1929 après la guerre, Wilamowitz évoque la froideur de ses relations avec Murray pendant la période d'après-guerre, même si ils ont échangé des lettres amicales avant sa mort en 1931.

En Allemagne, l'auteur populaire Ludwig Fulda répond à la provocation parue dans *The Times* par une lettre ouverte intitulée *An die Kulturwelt!*, publiée le 4 octobre 1914 et signée par 93 célèbres professeurs allemands, musiciens, directeurs de musées et de théâtres ; la liste contient des noms comme Adolf von Harnack, Eduard Meyer, Max Planck, Max Reinhardt, Siegfried Wagner et Ulrich von Wilamowitz-Moellendorff³. La lettre nie expressément que l'Allemagne aurait commis des atrocités pendant l'invasion de la Belgique et elle défend le « militarisme » allemand en l'estimant essentiel à la culture allemande. Ceci n'a fait que confirmer les vues du camp opposé : une traduction en anglais de la lettre est sortie plus tard aux États-Unis et circula partout avec une réponse mettant en cause son contenu⁴.

Il est moins facile de découvrir les noms de ces personnes honorables mais peu nombreuses qui ont refusé de participer à cette guerre de propagande ; parmi elles se trouvent certains des plus grands noms du XX^e siècle : à Berlin, Georg Friedrich Nicolai, professeur de médecine, et Albert Einstein, professeur de physique ; à Göttingen, David Hilbert, professeur de mathématiques ; l'auteur Hermann Hesse qui dénonce « ceux qui font la guerre dans la sécurité de leurs études » ; en Grande-Bretagne, William Butler Yeats, un des plus grands poètes de sa génération, George Bernard Shaw, dramaturge (également irlandais), et le philosophe Bertrand Russell. Je tire une fierté de mon arrière-grand-père Sir James Murray, éditeur de l'*Oxford English Dictionary*, qui refusa également de signer : selon lui, la philologie est plus importante que le patriotisme et la fin de la guerre rétablira le besoin de collaborer avec ses collègues allemands⁵. Il serait intéressant de savoir combien de français se sont opposés à la tendance dominante.

Avec la continuation de la guerre, même ceux qui avaient signé les diverses déclarations publiques ont commencé à avoir des doutes. Gilbert Murray lui-même a continué de défendre avec passion la guerre aussi longtemps que ses amis Asquith et Lord Grey étaient au pouvoir : il a même défendu la conduite de Grey contre de très fortes accusations, cependant justifiées. Ce dernier aurait signé des accords secrets forçant la Grande-Bretagne à

³ Voir l'excellente étude de Jurgen et Wolfgang von Ungern-Sternberg, *Der Aufruf "An die Kulturwelt!"*, Stuttgart, Historische Mitteilungen der Ranke-Gesellschaft Beiheft 18, 1996.

⁴ Samuel Harden Church, *The American Verdict on the War: a Reply to the Appeal to the Civilized World of 93 German Professors*, Columbus Ohio, 1915.

⁵ À ce point je dois peut-être signaler que le nom de Murray est assez commun en Angleterre, et il n'existe aucun lien de parenté entre la famille de Gilbert Murray, qui était irlandaise, aristocratique et catholique, et la mienne (écossaise, paysanne et calviniste).

se mettre en guerre, sans consulter ni le parlement, ni le peuple anglais. Les actions de Murray ont nui de façon permanente à son amitié avec Bertrand Russell et certains autres pacifistes.

À la suite de l'introduction de la conscription obligatoire universelle, un groupe important d'objecteurs de conscience s'est constitué en 1915, pour des raisons religieuses ou morales. Certains ont refusé de s'enrôler et furent emprisonnés ; d'autres auraient même été enrôlés de force et envoyés tout de suite en France, où ils risquaient d'être fusillés en tant que déserteurs, sans même passer en jugement. La plupart des amis intellectuels de Gilbert Murray faisait partie de ce groupe, à savoir de nombreux membres du *Bloomsbury Set*, plusieurs Quakers connus, comme le pacifiste Stephen Hobhouse et des communistes. Ceux qui avaient des doutes sur les arguments en faveur de la justesse de cette guerre risquaient peut-être le plus, puisqu'ils ne profitaient ni de l'abri des convictions religieuses, ni des exigences absolues du pacifisme moral. Bertrand Russell, philosophe des mathématiques, a été renvoyé de son poste de maître-assistant à Cambridge et emprisonné en 1918 en qualité d'organisateur du *No-Conscription Fellowship*. Bien que Murray fût toujours en faveur de la guerre et ne se déclarât jamais pacifiste, il se mit à mener une campagne en faveur des droits de ces individus et du bon fonctionnement de tribunaux indépendants. Ainsi, ses principes libéraux sont-ils entrés en conflit avec la politique du gouvernement, sous la contrainte de l'opinion publique désireuse de rendre la vie aussi difficile que possible à ces « lâches » qui avaient refusé de se battre pour « son roi et son pays ».

En décembre 1916, Lloyd George (détesté par Murray) devient Premier ministre et Murray commence à douter profondément de la poursuite de la guerre. Il plaide publiquement en faveur d'une paix négociée et en 1918, conjointement avec le politicien conservateur Lord Robert Cecil, il devient le représentant en Grande-Bretagne de l'association pour la Société des Nations. Murray en fut le vice-président de 1919 à 1923, puis le président de 1923 à 1938, et le co-président de 1938 à 1957. Cette organisation deviendra, après la seconde guerre mondiale, l'association pour les Nations unies⁶. Pendant presque quarante ans, Murray a développé et dirigé un mouvement populaire qui comptait à son plus haut point plus de 600 000 membres, nombre bien supérieur à celui atteint par tout autre parti politique britannique ou tout autre mouvement de protestation, tel que le *Campaign for Nuclear Disarmament* de Bertrand Russell dans les années 1950. Pendant toute cette période, Murray eut une influence mondiale sur la politique publique en faveur de la paix et de la coopération internationale. Un

⁶ Voir Donald Birn, *The League of Nations Union 1918-1945*, Oxford, 1981.

an après la fondation officielle de la Société des Nations en 1920, Murray est nommé délégué officiel de l'Afrique du Sud, et le restera jusqu'en 1924. En tant que délégué britannique, il a participé aux négociations détaillées menant à la fondation de la Société.

Murray a également créé l'Organisation pour la coopération internationale en 1922, conjointement avec Henri Bergson, M^{me} Curie et Albert Einstein, et il en fut le président de 1928 à 1931. L'Organisation a établi un ensemble de principes définissant les bases d'une collaboration internationale dans les domaines de la littérature, de l'art et des sciences et contribuant au développement de programmes communs. Cette organisation, ancêtre de l'Unesco d'aujourd'hui, est peut-être, parmi toutes les institutions internationales modernes, celle qui a le mieux réussi.

On peut dire que, à ce moment-là, l'odyssée menant au repentir de Murray pour ses activités de 1914, a trouvé sa conclusion. C'est le travail de l'Organisation pour la coopération internationale qui a mis en route la réconciliation formelle avec les lettrés allemands. Mais ce n'est qu'en 1928 que, pour la première fois après une absence de 14 ans, des délégués allemands sont admis à une conférence internationale des sciences et des mathématiques à Bologne. Et ce n'est qu'en 1935 que l'Autriche et l'Allemagne sont enfin admises à l'Union académique internationale. Il va sans dire que l'Allemagne n'a été admise à la Société des Nations qu'en 1926, et s'en retirera en 1933.

Le travail international de Murray n'a pas toujours été apprécié par ses collègues universitaires. En 1923, le recteur de l'université d'Oxford lui écrit pour lui demander formellement de renoncer à son poste de professeur de grec, car il consacrerait trop de son temps aux affaires internationales. Murray refuse de quitter son poste, mais accepte cependant de voir son salaire diminué de moitié pendant cinq ans, afin de permettre la création d'un nouveau poste d'études grecques. Aujourd'hui, on considère que l'œuvre la plus importante de Murray dans le domaine des études grecques date d'avant 1914. Il a toutefois continué de populariser et d'inspirer les études grecques pendant toute cette période. En tant que libéral, Murray a été injustement jugé par les nouvelles générations à cause de l'incapacité de la Société des Nations à maintenir la paix dans le monde. Les études sur les relations internationales en Angleterre s'accordent en général avec les opinions réalistes de E. H. Carr sur l'inutilité de la Société. Mais ces vues n'ont été formulées qu'en 1939, après l'écroulement de la Société sous le poids des invasions de la Mandchourie par les forces japonaises et les actes d'agression de Mussolini, Hitler et Franco. En outre, ces vues ne

rendent pas compte du fait que le professeur Carr est lui-même devenu l'apologiste dogmatique de l'Union soviétique de Staline. En fin de compte, l'erreur de Murray a été de sous-estimer la crise que connaîtraient les dirigeants libéraux ancestraux, provoquée par le massacre de la classe ouvrière pendant la première guerre mondiale. Les peuples de l'Europe se sont rebellés contre l'ancien régime bourgeois et laissèrent le pouvoir aux démagogues et aux tyrans pendant soixante-dix ans. À l'instar de ses contemporains, Murray ne pouvait pas entièrement comprendre ce bouleversement. Toutefois, il a créé le mouvement pour la paix le plus populaire du XX^e siècle et a probablement tenu l'Angleterre à l'écart du culte européen contemporain pour les hommes de force. Durant toute sa vie, bien qu'il n'ait pas vécu jusqu'au démantèlement du bloc soviétique, il continuera de croire en la politique du grand libéral Gladstone auquel il avait adhéré dans sa jeunesse.

Dès 1933, la République des Lettres fut à nouveau menacée et en 1938 tous les universitaires juifs furent renvoyés d'Allemagne et d'Italie. En réponse à cet événement, William Beveridge – directeur de la *London School of Economics* et plus tard auteur du *Beveridge Report* à l'origine de l'État providence britannique de l'après-guerre – a créé l'*Academic Assistance Council*, réintitulé plus tard *Society for the Protection of Science and Learning*. Cette association, appelée maintenant *Council for Assisting Refugee Academics* (CARA), a fêté l'année dernière 75 ans d'activités lors d'une conférence à la *British Academy*⁷. Elle fut à l'origine d'un des actes de générosité les plus importants de l'histoire de la République des Lettres, ayant été financé au début par des contributions volontaires, s'élevant quelquefois à 10 % des salaires des universitaires britanniques. Entre 1933 et 1939, l'association a sauvé la vie de 2 600 universitaires juifs et membres de leur famille, leur fournissant des bourses afin de continuer leurs recherches en Grande-Bretagne jusqu'à ce qu'ils trouvent des postes. Parmi ceux qui ont reçu cette assistance, on retrouve la plupart des grands intellectuels de la génération passée : le docteur Ludwig Guttman ; les scientifiques Albert Einstein, Max Perutz, Max Born, Hans Krebs et Klaus Fuchs ; le philosophe Karl Popper ; les lettrés classiques Eduard Fraenkel, Rudolf Pfeiffer, Arnaldo Momigliano et Victor Ehrenberg ; les fondateurs modernes de l'histoire de l'art Nikolaus Pevsner, Erwin Panofsky, Raymond Klibansky, Ernst Gombrich, et l'effectif entier la bibliothèque de l'Institut Warburg d'Hambourg. Il s'agit du transfert le plus important de la culture occidentale depuis la chute de Byzance. Dans le monde anglo-saxon, cette action a permis la

⁷ Lord Beveridge, *A Defence of Free Learning*, Oxford, 1959 ; Jeremy Seabrook, *The Refuge and the Fortress: Britain and the Flight from Tyranny*, London, 2009.

création de l'histoire moderne des beaux-arts et le renouvellement des études classiques, sans compter une réelle contribution à la victoire de la guerre par la création de la bombe atomique. Les archives de la *Society for the Protection of Science and Learning* demeurent toujours dans la *Bodleian Library* à Oxford, et racontent de façon détaillée et réaliste le grand soin et l'humanité avec lesquelles les familles des réfugiés furent accueillies⁸.

Murray a été le premier et l'un des plus actifs partisans de l'initiative de Beveridge. Il fut son principal représentant à Oxford, chargé de solliciter des fonds et de trouver des postes et des maisons pour les professeurs réfugiés. C'est grâce à lui qu'un si grand nombre de lettrés importants arrivèrent à Oxford pendant la guerre. Murray a offert lui-même l'hospitalité dans sa propre maison à des collègues réfugiés. Il existe à ce sujet une lettre touchante d'Eduard Fraenkel à Murray, écrite en latin parce qu'il ne se croyait pas suffisamment bon en anglais, le remerciant pour son amitié et pour son aide.

Le long et complexe repentir de Gilbert Murray n'a jamais été formellement avoué. Peut-être, comme Bergson, a-t-il regardé sa vie comme un effort continu, voué aux principes libéraux et au rationalisme grec. Déjà en 1900, il écrivait à sa belle-mère, Lady Carlisle :

« La Grèce a un message profond et permanent pour le genre humain, un message tout à fait insensible au « surnaturel » et à la religion révélée : il est humain, doué de raison et progressiste, et il touche non seulement à l'art, mais à la vie entière. [...] Moi, j'ai une foi et un message et je veux les exprimer. [...] La littérature grecque contient les germes de presque tout, donc on peut traiter de presque toutes les questions en traitant d'elle. »

Cette foi a été le fil conducteur de toute sa vie et influencera toutes ses activités. Dans ma jeunesse, la génération d'État providence a toujours considéré Murray comme un héros, en raison de sa conviction que la traduction et la diffusion des idées grecques par l'enseignement étaient fondamentales dans la société.

Les émissions de Gilbert Murray à la BBC ont été retransmises presque au début du *BBC National Service* en 1922, et ce jusqu'à 1956, moins d'un an avant sa mort à l'âge de 91 ans. Elles montrent son humanité et sa notoriété durable. Sa première émission a eu lieu le 13 mai 1926, au lendemain de l'effondrement de la grève générale. Lord Reith l'avait choisi pour apporter l'espoir d'une réconciliation, ce que fit Murray en louant les chefs du *Trades Union Congress* pour leur courage dans le choix d'annuler l'ordre de grève. Trente ans plus tard, le 8

⁸ Surtout M^{lle} Tess Simpson, secrétaire de la Société de 1933 à 1978 ; voir *Refugee Scholars: Conversations with Tess Simpson*, éd. R. M. Cooper, Leeds, 1992.

octobre 1956, sa dernière émission se voulait un appel en faveur des réfugiés sans voix d'Europe, une fois de plus nombreux à la suite de l'invasion soviétique en Hongrie. Elle se termine par une anecdote : « J'ai parlé une fois avec Ribbentrop, qui a dit qu'il ne comprenait pas bien les sentiments réels de l'Angleterre en ce qui concerne la politique. Je lui ai dit : « Une chose est certaine – l'Angleterre ne persécutera personne ni ne supportera ceux qui persécutent. »

Gilbert Murray fut l'un des plus grands hommes du XX^e siècle. Il n'est donc pas étonnant que ses funérailles nationales aient eu lieu à l'Abbaye de Westminster, où le texte suivant de l'Ecclésiaste (44, 3-8) fut prononcé : « Des hommes exercèrent l'autorité royale et furent renommés pour leurs exploits ; d'autres furent avisés dans les conseils, s'exprimèrent en oracles prophétiques ; d'autres régirent le peuple par leur conseils, leur intelligence de la sagesse populaire et les sages discours de leur enseignement ; d'autres encore cultivèrent la musique et écrivirent des récits poétiques ; d'autres furent riches et doués de puissance, vivant en paix dans leur demeure. Tous furent honorés par leurs contemporains et glorifiés, leurs jours durant. Certains d'entre eux laissèrent un nom qu'on cite encore avec éloges. »

